

SOLEIL GASOIL

sébastien ménard



COLLECTION
LA MACHINE RONDE



**SOLEIL
GASOIL**
sébastien ménard

L'AUTEUR

Sébastien Ménard est né en 1986 et aime écrire des listes :

- vit parfois aux alentours d'Angers, France, parfois sur la route, actuellement en Europe de l'Est,
- écrit sur le site diafragm.net, en compagnie de la photographe AnCé t.,
- aime les légumes, les images et les mots, mais aussi lire à voix haute, pédaler sur des pistes en Transylvanie, ou encore discuter autour d'un feu avec des amis tard le soir,
- cherche toujours un moyen de conjuguer photographie au 40mm, culture de légumes, lecture à voix haute, et construction de cabane.

COLLECTION LA MACHINE RONDE

« La machine ronde ». Une vieille expression, rencontrée dans les *Fables* de La Fontaine, qui signifie : la Terre. La réactiver aujourd'hui pour nommer une collection de récits contemporains qui, d'une manière ou d'une autre, s'inventent dans le mouvement ou le dépassement des frontières. Des textes qui prennent acte des déplacements contemporains des notions de territoire, d'urbanité et de mobilité.

Routes, voyages, traversées, chevauchements, paysages monde, ville globale : autant de façons d'approcher le territoire comme un espace mobile et indivis. Quelles formes narratives neuves, dans un monde désancré ?

Loin de toute notion d'exotisme, c'est notre réalité même que ces récits interrogent, en variant les vitesses et les perspectives, en adoptant des points de vue mobiles, ou en explorant des villes et des pays plus brassés, où les rouages du réel se rendent mieux visibles.

« La machine ronde ». Une inscription dans le mouvant du monde.

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-37177-433-9
ISSN // EN COURS

© éditions publie.net // Sébastien Ménard
Dépôt légal 3^e trimestre 2015
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.
Bonne lecture !

SOLEIL GASOIL

sébastien ménard



mes fantômes,
mes monstres

Trois voyages fondateurs :

*l'Europe de l'Est,
le Maghreb
et le Proche-Orient*





39 fantômes

Qui vont sur des pistes défoncées Carpates
traversent des campements de fortune
cabanes en plastique feux de camp — la
caisse carcasse elle file torrent de boue
la carlingue elle frotte dans les ornières
pauvre corps tremblé.



Qui s'exclament silencieux béats complets
devant les montagnes du Maramureș
mutilés mutins mes « monstres morts »
— morts pour quelques instants ils
n'existent pas souvent ils ne vivent pas tout
le temps.





Qui debout sur le vent du col de Borşa leurs
yeux même yeux de fantômes — voient les
mendiants gamins assoiffés et marques
ça reste ça stagne — fer plus chaud que
l'horizon éclaté de vert jaune.





Qui cherchent cherchent cherchent les
errants s'imaginent quel réel imbibé quelle
eau fine — et rêvent et rêvent et rêvent mes
errants libres pour quelque temps pour
quelque temps pour quelque temps.

Qui c'était un soir chaud d'août — au milieu
d'un carrefour quoi les chiens errants sous
des lampadaires les vieux fourgons il — un
de mes fantômes — une bière à la main une
torche dans l'autre — s'endort dingue et bec
ouvert la gueule.





**l'odeur du gasoil
à la frontière syrienne**

*En 2008, nous traversons des frontières
syriennes à plusieurs reprises : ce souvenir-là
— les violences en Syrie nous replongent
dans ces routes.*

1.

Dans la boîte de conversation Gmail il y a un rond vert à côté de son nom et puis un message s'affiche — il dit qu'il est rendu il dit que c'est bon ça va et sans doute une ou deux conneries du genre *tutto bene* avec quatre points d'exclamation et que les lahmacuns sont bons — à un moment il met la webcam pour qu'on y croit sans doute et donc en chemise verte et sueur dans un point Internet d'Istanbul — nous on part dans deux jours et sans doute que j'ai peur et faim en même temps.

En arrivant on s'est demandé comment faire pour aller là-bas — on nous a dit pour les bus et qu'il faut les trouver — on nous a dit que ça se fait on n'est pas bien sûr mais il y a une ville là-bas pour ça — pour les visas ils ne veulent rien savoir on finit dans un restaurant à faire des plans en les dessinant sur des morceaux de papier — après il y a le vent qui souffle tout et ça sent les viandes grillées et nos plans alors s'envolent — on s'assoit dans le bureau d'un type qui passe des coups de fil fume des clopes et boit des cafés — sans doute qu'on boit un café aussi un café de là-bas un café très fort — nous on sent le lahmacun sur nos peaux l'ayran aussi — dans un carnet sans doute j'écris : on a marché dans le métro d'Istanbul et le vent pleine gueule on a mangé des gâteaux et bu des bières au bord du Bosphore — on regardait les oiseaux sur la mer et les bateaux allaient sur l'eau.

Un soir ensuite on boit tellement de bières qu'on oublie sans doute pourquoi on est venus mais le lendemain on est dans la rue avec les sacs pour prendre un bus — on attend en pensant au type qui nous a vendu les tickets — ses clopes et sa peau usée — on attend en pensant à la route — on ne sait pas vraiment où on va — on descend — le bus arrive — on met les sacs dedans on roule — on quitte Istanbul on va à Damas — c'est ça le plan.

À quoi tu penses quand tu dis ça *on va à Damas* à quoi tu penses vraiment : peu importe — à la frontière il y a un type il vend des dollars des visas et du rêve — on achète le tout mais pour les visas faudra voir plus loin à quelques kilomètres — on change de bus on prend les sacs dans une odeur de sueur de pisse et de gasoil — le vent du Moyen-Orient balaie le béton c'est une station-essence en fait ou bien une gare routière — on n'y voit rien et on ne sait même plus où était le dernier sandwich mais sans doute qu'on sait où on va.

Peut-être que c'est grâce à la fatigue sans doute que c'est l'odeur de sueur et la faim alors la frontière paraît magnifique et jaune — ça sent le vent chaud et les clopes — ça sent le gasoil des bagnoles et la poussière sur les bureaux — ça sent le café froid et les tâches de graisse — ça sent la pisse près des bancs — quand on trouve le type à qui donner les dollars on a les visas et le vent balaie tout sur le bitume la poussière le sable et les herbes mortes sèches — sur les collines autour il y a des types qui nous matent et de loin tiennent leur fusil en main — à côté il y a un vieil homme qui chante et sa barbe est grise — ses yeux sont blanc bleu et quand il parle il est persuadé qu'il nous comprend nous on dit que oui parce que c'est un peu vrai — sans doute que dans un carnet à côté des mots dans leur langue à eux on écrit ce qu'il nous dit le vieux mais c'est moins sûr.

À quelques centaines de mètres de la frontière le bus s'arrête parce que l'essence est moins chère ici — avec les dollars qu'on leur a donnés il paye la pompe et des jus pour tout le monde — on ne sait pas quelle heure il est et on est sous l'abri en tôle il fait chaud et certains chantent d'autres jouent du oud — à côté il y a des viandes qui grillent et derrière les WC sont pleins de merdes qui sentent jusqu'ici — de temps à autre le vent du Moyen-Orient soulève la poussière et les types ajustent un foulard un tee-shirt — on finit des bouteilles d'eau et des verres de thé on mange des frites et de l'ail et quand le chauffeur siffle tout le monde embarque en finissant sa clope — on a passé la frontière pour la première fois.

2.

Un vendredi matin on se lève on prend les sacs et sans doute qu'on mange du houmous des olives et des tomates — on avait aussi l'habitude de tremper des concombres dans le fromage en buvant du thé noir — ensuite on monte dans un taxi pour lui dire qu'on file vers le sud alors il nous emmène à l'ouest — on met cinq sacs et une guitare dans le coffre et sur les sièges puis on s'assoit par dessus — les rues sont vides qui attendent la fin du vendredi et la fraîcheur du soir — le type qui vend ses bières en douce pendant la nuit est déjà debout qui semble n'avoir pas dormi.

À la gare routière on commence par oublier son nom puis on cherche un bus en mangeant des bananes — entre les viandes qu'ils grillent et les bagnoles à l'arrêt on marche sur le bitume chaud et quand on trouve le bus il est déjà parti — certains fument des clopes comme pour prendre une décision et on finit un café quand un type chaussures michto gomina dit en tirant sur sa clope que cinquante dollars suffisent largement pour aller là-bas dans une grosse américaine.

Au début on n'en sait rien on fait trois fois le tour de la bagnole et c'est vrai que c'est une grosse américaine du genre Chevrolet V8 avec trois places à l'avant — le type il est debout devant sa bagnole et il dit en finissant sa clope que pour les visas ça ne posera pas de problème surtout pour sortir après on verra — nous on lui dit ça marche alors on lui donne les dollars sans penser qu'il pourrait nous planter là — mais ce genre de type ça marche pas comme ça on se dit.

À peine il a pris les dollars qu'ils sont dans sa poche et il démarre le V8 puis on met les sacs dans le coffre et on monte dans la grosse américaine direction plein sud — d'abord on passe la banlieue des quartiers qu'on n'a jamais traversés puis dans une station-essence il fait le plein avec les dollars et achète des bouteilles d'eau —

après il allume la radio et son pied droit s'écrase sur la pédale.

Nous on est dans la bagnole et on ne dit rien — on observe les petites tornades qui se déplacent au loin poussière et quand on regarde le compteur c'est pour voir les cent-vingt miles par heure affichés sous l'aiguille — on roule en se racontant des histoires et en pensant au sud — et quand on arrive à la frontière le type il passe la grosse américaine avant toutes les autres — il nous emmène au guichet il dit c'est là et donc on attend pour le tampon et après on repart — à l'autre poste il fait encore plus chaud on pourrait croire que c'est parce qu'on vient de changer de pays le taxi il dit que c'est là pour les dollars alors on donne les dollars et on peut entrer dans le pays — sur le bitume chaud il accélère et on entend le moteur trembler sur les plastiques avec l'odeur du gasoil à la frontière syrienne.

La route

Entre fin 2012 et début 2014 : dans ma base d'images je sélectionne un fichier et je l'observe — je commence à écrire une liste — c'est entre fiction et réel — ça fait un quelque chose — une histoire.





la route | 01

Dans cette histoire il y a :

- une odeur de pin et de bitume mêlés gomme chaude
- la vibration d'un moteur diesel
- le vent qui s'engouffre à travers la vitre
- la montagne et le son d'un torrent d'eau fraîche
- de la sueur sur les corps
- de la poussière sur le tableau de bord
- la voix d'un homme qui dit que le corps n'a pas de parfum
n'a que des odeurs
- ses mains quand elle conduit





la route | 02

au chapitre 47, ils allument un feu de camp :

- à côté coule une rivière (ils lavent leur vaisselle dedans)
- plus bas sous le pont là les bois morts s'arrêtent (ils les entassent pour le feu)
- deux chevaux s'approchent et les types avec c'est des cow-boys de l'est
- ce qu'ils mangent : des viandes fumées des tomates fraîches du citron de la semoule de blé des herbes et des oignons
- ce qu'ils boivent : de la bière bon marché
- dans la nuit leurs corps chauds l'un près l'autre

la route | 03

à la fin du jour suivant :

- ils ne le savent pas mais la courroie va bientôt lâcher
- du haut d'un rocher deux ours immobiles observent (mais c'est un rêve)
- des bergers poussent leurs troupeaux à travers la montagne
- la route c'est une langue de bitume noir noir
- dans les baffles : trompettes
- elle dit :
je veux apprendre à jouer de la trompette









la route | 04

ensuite :

- leurs pieds ne sont pas usés mais frais le matin
- on entend un torrent d'eaux fraîches
- il y a les restes de la veille : canettes en métal — viandes fumées — queues de tomates
- ils avaient pris l'habitude de couper les vieux jeans pour en faire un short
- dans la nuit une bête hurlait qu'ils ont déjà oubliée
- le soleil s'était engouffré dès le matin dans la vallée — et l'air était bon qui sentait l'herbe et le vent

(...)

table

page 7	mes fantômes, mes monstres
page 85	l'odeur du gasoil à la frontière syrienne
page 99	Ramallah les étoiles
page 129	Carnet des plaines
page 189	Dans cette plaine
page 231	Génération poussière
page 257	La route
page 359	Des voix parlent (encore) dans le noir



Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net, dirigées par Gwen Catalá, œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.

**QU'IMPORTE
LE FLACON**
POURVU QU'ON AIT
l'ivresse!



PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE, SANS AUCUN FRAIS SUPPLÉMENTAIRE

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site : <http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

XXXXXXXX

Entrez le code ci-dessus dans la partie "code promotionnel". C'est tout !
Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie, et si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à lui pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia